



La générosité du petit pois

PAR ALEXANDRE JOLLIEN ILLUSTRATION SILKE WERZINGER

ADONGDAEMUN, JE VIENS DE ME coltiner un de ces plats bien dégoussés que, pour faire honneur à mon hôte, j'ai avalé sans broncher. Exercice de zen s'il en est: dire oui à tout ce qui se présente, se donner totalement à l'instant présent, sans rien rejeter ni rien repousser. On se souvient de la magnifique disponibilité intérieure que l'on trouve sous la plume d'Elle Maillart: «Voilà la pluie qui vient nous bénir!» Comment faire face à l'imprévu? Comment accueillir ce qui chamboule et déconcerte, ce qui n'entre pas dans nos plans?

Tout appliqué à mon ascèse, une bouchée après l'autre, je traversais l'épreuve alimentaire... Soudain, mes dents sont tombées sur un truc rond et tendre. Il semblait émerger

de ces lamions noirs et infects. Je crois bien que ce petit pois à la saveur sublime a sauvé tout le plat tant il était délicieux. Pareillement, n'y a-t-il pas, même dans la plus affreuse des journées, un petit pois, un bon moment? Tout l'art est de le repérer, de s'y arrêter un temps pour y trouver forces et ressources. Faute de découvrir tout ce qui va bien au fil des jours, tout ce qui tourne rond, nous risquons fort de couler, de capituler pour de bon.

En rentrant à pied à la maison, le petit pois ne m'a pas quitté. Comme sur une voie spirituelle le risque de papillonnage rôde sans cesse, je me fixe un exercice quotidien que je m'emploie à pratiquer à fond. Aujourd'hui,

c'est tout trouvé: être un petit pois pour le prochain. Notre bonne humeur, le refus de l'agressivité, le pardon réitéré chaque jour sont autant de petits pois bien capables de sauver même la plus pourrie des journées... Apprendre à ne pas entrer dans la spirale de la violence, ne pas se laisser polluer par un environnement toxique, traverser les brumes de l'âme sans devenir maussade, tout cela appelle une joyeuse résistance.

Depuis que j'essaie de m'approcher d'une paix profonde en Corée du Sud, sur le chapitre de la nourriture, je vais de découverte en découverte. Là aussi, toujours la même consigne: rester ouvert, si possible ne pas juger, et mieux, tenter de comprendre pourquoi d'autres personnes peuvent adorer ce qui me révolte a priori. La pieuvre que l'on sert parfois à l'école de mes enfants est considérée par certains comme un mets indépassable. Quand j'ai fait remarquer à un ami séoulien la bizarrerie que c'était de manger des pieuvres vivantes, il m'a répondu: «En tout cas, faut bien du courage pour descendre une chose aussi immonde qu'une fondue.» Des goûts et des couleurs, on ne discute pas. Et je ne suis pas le centre du monde...

Que ferait un bienveillant petit pois dans un métro bondé? Au boulot, parmi des collègues de mauvaise humeur? A la maison? A l'heure de pointe où il faut coucher contre leur gré des enfants surexcités? Et comment donner du bon goût, de la saveur aux moments creux? Que pourrait son art à l'occasion des instants fades ou carrément écœurants de la vie?

D'abord, je pressens que notre petit pois peut rester concentré sur la pratique des vertus sans se laisser bousculer par le stress, l'agitation qui finissent souvent par nous rendre bêtes et méchants. Il pourrait aussi oser la non-violence, le refus de tout combat pour planter de bonnes graines, s'essayer à semer autour de lui du bien. Oh, pas forcément quelque chose d'extraordinaire, mais juste un acte, une parole qui rendent le quotidien plus doux. Pour qui découvre réellement la saveur de la vie, c'est la vocation de la sagesse que de nous l'apprendre, il n'est plus besoin d'exhausteurs de goûts comme par exemple l'ultraconsommation,

**“ Exercice de zen s'il en est:
DIRE OUI à tout ce
qui se présente... ”**

l'éternelle fuite en avant ou les bas plaisirs que sont la méchanceté, la médiosance ou la dispersion...

La vraie question est: comment nous faisons-nous réellement du bien? Car il est tant de voluptés trompeuses qui s'obtiennent au mépris des autres et de soi. Et quand la vie paraît trop salée, il est tentant de se consoler à bas prix. Mais pour l'heure, il me plaît de tout mettre en œuvre pour essayer du moins d'être un succulent petit pois pour le prochain, celui qui, humblement, peut sauver une journée et transformer du mieux qu'il sait le plat le plus insipide afin de le rendre sinon délicieux du moins mangeable. ■

ALEXANDRE JOLLIEN

A 39 ans, le philosophe valaisan a déjà publié de nombreux livres, avec un succès qui dépasse nos frontières. Si l'écrivain rencontre une telle adhésion, c'est sans doute parce qu'il touche, sans détour, le cœur. Sa chronique paraît toutes les deux semaines.